

Je plaidai à mon tour, et tentai de justifier ma première impression; j'avais été si accoutumé à voir les montagnes se couronner de forêts, les fleuves s'ouvrir des routes à travers les solitudes encombrées d'arbres que, dans mon idéal de paysage, tout site romantique devait être nécessairement boisé.

« Oui, c'est le grand charme de votre pays, s'écria Scott. Vous aimez les forêts, comme moi les bruyères; mais n'allez pas croire que je sois insensible aux glorieuses beautés des contrées boisées. Rien ne me ravirait plus que de me trouver au milieu d'une de vos forêts vierges, dans ces vastes déserts d'arbres que le pied de l'homme n'a point foulés. Une fois à Leith, je vis arriver d'Amérique une pièce de bois énorme, que l'on venait de débarquer. Sur son sol natal debout, dans sa majestueuse hauteur, parée de toutes ses branches, quel arbre gigantesque eût-il dû être! Je la regardai avec admiration: c'était comme un de ces obélisques colossaux que de temps à autre on nous apporte d'Égypte pour faire honte aux monumens pygmées de l'Europe. Au fait, ces arbres superbes, ces fils du sol, qui ont abrité les Indiens avant l'invasion des hommes blancs, sont les monumens et les antiquités de votre pays. »

Entre autres commensaux importants et privilégiés, faisant galerie autour de la table, était un gros chat gris que de temps à autre, on régala de quelques friandises. Ce grave personnage était le Benjamin du maître et de la maîtresse; la nuit il couchait dans leur chambre, et Scott faisait remarquer, en riant, et comme un des moins sages arrangemens de leur intérieur, qu'on laissait la fenêtre ouverte la nuit pour que *Minel* pût aller et venir. Aussi le chat s'attribuait-il, parmi les quadrupèdes, une sorte de supériorité: il siégeait majestueusement dans le fauteuil du maître; et par fois il s'établissait sur une chaise, à côté de la porte, pour passer ses sujets en revue, allongeant un coup de patte derrière l'oreille de chaque chien qui entrait. Du reste, le soufflet, pris en bonne part, n'était sans doute qu'un pur acte de souveraineté de Grippeminaud à l'effet de ne pas laisser mettre en oubli un vasselage que tous semblaient reconnaître par leur parfaite quiétude. Somme toute, l'harmonie régnait entre le souverain et les sujets, et tous dormaient pêle mêle au soleil.

Scott fut rempli d'anecdotes, et ne tarit pas tout le tems du dîner. Il fit quelques observations admirables sur le caractère écossais; il parla avec d'énergiques louanges de la manière de vivre honnête, paisible et régulière de ses voisins, « conduite qu'on aurait difficilement pu espérer des descendans de bandes de voleurs et de maraudeurs de frontières, fameux dans les vieux tems par leurs querelles, leur esprit de haine et de vengeance, enfin par des violences de tous genres. »

Il y avait eu très-peu de procès pendant le grand nombre d'années où en qualité de Shérif, Scott avait administré la loi. « Les vieilles haines, les divisions d'intérêts locaux, les animosités, les rivalités, pouvaient cependant, dit-il, être aisément rallumés; l'amour héréditaire des noms était encore vivant, et l'on ne pouvait sans danger permettre, même une partie de paume, entre deux villages. Le vieil esprit de clan pouvait encore prendre feu tout à coup, les Écossais étant plus vindicatifs que les Anglais. »

Pour prouver qu'il restait encore des traces de l'ancienne rivalité des Montagnards et des Saxons des basses terres, Scott cita l'histoire d'un frère de Mungo-Park qui était venu s'établir dans un des cantons sauvages des hautes terres. Bientôt il s'y vit considéré en intrus, et tous ces coqs de montagnes laissèrent percer de plus en plus le besoin de lui chercher querelle persuadés qu'ils étaient, qu'en sa qualité d'habitant du plat pays, il blanchirait à l'épreuve.

Il supporta quelque tems leurs railleries et leurs jactances avec un parfait sang-froid; enfin, l'un des mauvais plaisans, prenant avantage de sa mansuétude, tira son *diz* (couteau,) et le lui mettant sous le nez, lui demanda s'il avait jamais vu, dans son pays plat, lame de cette trempe? Park, fort comme un Hercule, saisit le couteau, et lui faisant d'un seul coup traverser la table de chêne: « Oui da! dit-il, allez conter à vos amis qu'un homme des basses terres l'enfonça en lieu d'où le diable même ne la saurait tirer. » Tous les assistans furent enchantés de l'acte et des paroles, ils burent avec Park à leur plus ample connaissance, et, à partir de ce moment, devinrent ses plus chauds amis.

Après dîner nous passâmes dans le salon qui servait à la fois de cabinet d'étude et de bibliothèque. Un long bureau à tiroirs adossé d'un côté à la muraille, était surmonté d'une petite armoire de bois verni, à portes à deux battans richement incrustées d'ornemens de cuivre. Au dessus de l'armoire, dans une espèce de niche, on voyait une armure complète d'acier brillant, avec le casque fermé, flanqué des gantelets et haches d'armes. Des trophées et divers objets de curiosité étaient suspendus tout autour; il y avait un cimenterre de Tippe-Saib; un large sabre montagnard trouvé à Flodden Field; une paire d'éperons de Rippon ramassés à Bannockburn; et, ce qui attira mon attention par-dessus tout (car je savais que Scott faisait alors imprimer un roman fondé sur l'histoire de Rob-Roy) un fusil qui avait appartenu à ce célèbre bandit, et qui portait ses initiales, R. M. G.

De chaque côté de l'armoire à incrustations il y avait des tablettes surchargées de livres, de romans en plusieurs langues, dont quelques-uns étaient antiques et rares. Ce n'était pourtant là que l'établissement de campagne de Scott; sa bibliothèque restait à Edinbourg. Il tira de cette armoire un manuscrit ramassé sur la plaine de Waterloo; c'étaient des copies de chansons, populaires en France à cette époque. Le papier était taché de sang. « Probablement le sang du cœur, dit Scott, de quelque jeune militaire, insouciant et gai, qui cherissait ces chansons comme un gage de souvenir donné par quelque beauté parisienne. »

Il fit allusion alors d'une façon touchante à la petite chanson de guerre, moitié mélancolique, moitié joyeuse, qui est attribuée au général Wolfe, et qui fut chantée par lui, à souper, la veille de l'assaut de Québec, dans lequel il tomba glorieusement:

« Pourquoi, soldats, pourquoi

« Serions-nous tristes, camarades ?

« Pourquoi, soldats, pourquoi ?

« Notre affaire à nous n'est-ce pas de mourir, etc. ? »

« C'est ainsi, continua-t-il, que le pauvre garçon, qui tomba à Waterloo, chantait probablement ces chansons à son bivouac, la nuit qui précéda la bataille, pensant à la